

Compte-rendu de la conférence de Yves Bourron et de témoignages d'associations qui oeuvrent au Burkina Faso

Rencontre des cultures et altérité

Introduction de la soirée

La rencontre, souvent violente, des cultures a toujours posé la question de l'altérité. Quel est celui que nous envahissons et comment lui faire comprendre, avec force, arguments ou ruse, que notre civilisation est meilleure que la sienne ? L'histoire de la colonisation par les armes, l'argent ou le goupillon n'échappe pas à ces questions. La culture de l'autre est-elle à considérer et à respecter ou doit-on lui proposer, lui imposer une autre façon d'interpréter et de comprendre le visible et l'invisible ? Notre explication du monde par la science ou par la religion exige-t-elle que nous la lui substituions à la sienne ? Notre vision du développement et de l'avenir est-elle si universelle et crédible qu'elle remplace son idée, à lui, toute centrée sur la fidélité aux traditions et le retour au passé... quand son désir le plus cher, une fois mort, est d'accéder au pays des ancêtres...

Dans cette confrontation, qui n'est pas seulement d'idées mais aussi de moeurs et d'économie, la question de la femme dans la société est primordiale. Dans nombre de civilisations, celle-ci est le pivot des échanges et pose la question de l'ouverture indispensable mais contrôlée de la société. L'anthropologie proposée par les nouveaux venus, notamment les missionnaires, met à mal cette place. Proposant à la femme une forme de liberté, acquise par exemple en accédant à l'école, les idées nouvelles heurtent de plein fouet la tradition et multiplient les conflits.

Afin d'éclairer les conflits mais aussi les échanges qui peuvent naître de la rencontre de différentes cultures, Yves Bourron dans un premier temps retracera l'Histoire de la rencontre entre la France et l'Empire mossi (appelé aujourd'hui Burkina Faso). Dans un deuxième temps Jean-Pierre Gril de l'association Les enfants de Lilligomdé insistera sur l'importance de l'éducation au Burkina Faso, en faisant preuve d'un grand humanisme et d'une réelle proximité avec la population. Au cours de la discussion Emile Gain de Tangafaso précisera que son engagement au Burkina Faso a pour objectif de réaliser des actions pérennes d'aide au développement. Les étudiants de Centrale-Supélec préciseront également comment ils s'impliquent dans ce pays.

Première rencontre de la France et de l'Empire mossi (actuel Burkina Faso)

La conférence de Berlin (1884-85) marque la puissance des nationalismes européens où l'Europe se partage l'Afrique. La France envahit en 1896-99 le Haut Sénégal Niger qui deviendra Haute Volta en 1919, avant de devenir le Burkina Faso (pays des hommes fiers) en 1984. Les expéditions militaires, faites de beaucoup d'exactions, durent deux années, au cours desquelles l'empereur du Mossi est remplacé. La République Française, informée des méthodes expéditives de deux officiers intervient pour les empêcher de nuire.

L'empire mossi, histoire, légendes et culture

Au XI^e -XIII^e siècle existait le royaume de Dagomba, situé au nord de l'actuel Ghana, royaume riche et prospère qui subissait attaques et razzias par les guerriers Malinkés qui habitaient plus au sud. Mais le roi et ses soldats défendaient bien leur pays et parvenaient à gagner les batailles. La fille du roi Nédega, la princesse Yennenga devint un redoutable chef guerrier. De nombreuses légendes concernent sa vie, sa rencontre étonnante avec le guerrier qui deviendra son mari. Leur fils Ouedraogo (*Cheval Mâle*) deviendra le premier Mogho-Naba (empereur du peuple mossi).

Le Mogho Naba existe encore aujourd'hui. Parmi ses amis, on trouve des hommes politiques. L'organisation complexe de son pouvoir est en partie exprimée chaque vendredi lors de la cérémonie du faux départ du roi. Au-delà des légendes se tenait toute une culture qui permettait aux hommes et aux femmes d'observer les grandes lois qu'imposait la tradition et de trouver sens à leur vie. Grâce aux sorciers, chacun savait que tout parlait dans

la nature : la terre, le ciel, la pluie, le vent, la forêt, l'eau, les plantes, les animaux, les dieux comme Wende. Chacun connaissait les mots à prononcer et les règles à respecter quand on traversait un cours d'eau, quand on pénétrait dans un bois, quand on croisait un animal sauvage, quand on mariait sa fille. Sans toute cette culture, les enterrements ne seraient pas marqués du respect du sacré ; les âmes des morts erreraient loin, à tout jamais, du paradis des ancêtres. Pendant le temps d'errance, avant que le défunt n'accède à la paix, il fallait savoir comment raser la chevelure du mort, pour qu'elle ne se prenne pas dans les ronces, comment préparer le corps en l'embaumant avec du beurre de karité et en l'enroulant dans une natte faite de tiges de mil, comment sortir le cadavre devant la maison où débutera le sacrifice d'animaux, comment disposer le corps en chien de fusil, tournant son visage vers l'Est pour qu'il voit le soleil se lever, comment fabriquer la statuette qui représentera le défunt quand il aura rejoint le paradis des ancêtres, statuette qu'on viendra interroger au moment des décisions importantes.

Cette culture donnait réponse aux inquiétudes des hommes, elle leur indiquait leur place, petite mais juste dans l'univers, à côté de celle des anges et de celle des démons. Et celle des femmes, plus petite encore, dans l'espace qui leur était attribué au sein de la famille. Cette culture avait initié les villageois à la danse, aux rythmes du tambour qui permettent d'entrer en contact avec le divin. Elle savait faire des sacrifices, immoler la poule, partager les terres, décoder les signes envoyés du cosmos, voir l'invisible derrière le visible.

Confrontation culturelle brutale

Les "nazaras" (Blancs en moré) assenaient leurs vérités comme s'il ne devait pas y en avoir d'autres, comme si le Secret n'existait plus ! L'orage, le vent, l'incendie, la sécheresse, la germination des graines dans le sol... ils expliquaient tout, mais sans toujours faire référence à Dieu. La naissance, la maladie, la mort, ils en divulguaient les causes. Les Blancs donnaient des leçons de conduite ; ils affirmaient que l'homme ne devait prendre qu'une seule épouse ! Et, le miracle, c'était qu'au lieu de laisser ces bavards raconter leurs "sornettes", des esprits faibles accouraient vers eux et pas seulement les femmes.

Les Blancs, qui s'étaient installés dans le sillage des soldats, avaient inventé un autre monde. Munis de leur savoir, ils construisaient des maisons, ils ouvraient des écoles pour initier les jeunes esprits à leurs mystères. Profitant de leur "aura" d'étrangers, forte et puissante, ils faisaient des célébrations au cours desquelles leurs adeptes parlaient une langue étrange et chantaient des chants tristes. Pour tous les convertis, que valaient alors les amulettes, les gris-gris, les pattes de chèvres ou de tigre, les musaraignes dont on prélevait le sang pour en faire des potions magiques ? Les forces occultes et les séances divinatoires, qui avaient éclairé le peuple depuis des lustres, perdaient une grande partie de leur magie.

Les différentes facettes de la colonisation

Le politique : le nationalisme au sein de l'Europe à la fin du XIX^e siècle conduit des hommes de gauche comme Gambetta et Ferry à favoriser toute forme de colonisation.

Le militaire : la colonisation est une aventure extraordinaire qui permet des « hauts » faits d'armes.

L'administration civile : l'esprit jacobin, centralisateur français s'y exprime totalement, les lois sur la laïcité peuvent y être appliquées sans entraves.

Le commerce : l'appât du gain facile en est le moteur.

Les missions : hommes et femmes missionnaires sont sûrs de la vérité de leur foi, de l'urgence de la répandre partout dans le monde. Ils croient que « hors de l'Eglise, il n'y a pas de salut ». Il faut arracher le païen des griffes de Satan, de celles de l'Islam, ou encore de l'emprise des protestants.

Les ennemis des missionnaires sont nombreux : certains chefs traditionnels (avec leurs cortèges de sorciers), les marabouts, les pasteurs mariés, certains administrateurs civils. L'altérité s'exprime dans un rapport de supériorité sur l'autre et d'une négation de sa culture : les futurs baptisés devront souvent brûler les statues de leurs ancêtres, considérés comme des idoles, quitter leur maison dans le village pour aller habiter dans un quartier extérieur, le

quartier chrétien. Les théologies traditionnelles sont à supprimer, même si le dieu « local » Wende a envoyé son fils sur la terre.

Il est important de noter que dès l'époque de la colonisation, la confrontation entre ceux qui vont exprimer la supériorité de la culture occidentale et catholique et ceux qui osent en douter a lieu à l'intérieur même d'une communauté de missionnaires. C'est l'objet du roman de Yves Bourron "Les Burnous blancs" que je vous recommande de lire. Un exemple intéressant d'un missionnaire qui a donné à l'altérité ses vraies lettres de noblesse est Mgr Thévenoud, premier évêque du pays mossi. Ce savoyard, né en 1878, est arrivé à Ouagadougou en 1903. Il prend du temps pour apprendre à connaître la culture du pays et sa langue, le "moré". En dehors de son sacerdoce pastoral et du développement des missions, il favorise le développement de l'industrie (tissage), de l'agriculture et de l'élevage. Il construit de multiples écoles pour les garçons, il crée les premières écoles d'infirmiers et d'infirmières, il lutte contre la maladie du sommeil, favorise les soins, notamment ophtalmiques. Il publie les premières oeuvres en mossi (un dictionnaire mossi/français paraît à Paris en 1935). Il est encore aujourd'hui important dans la mémoire des Burkinabé. Ainsi en juin 2019, à Chambéry (70 ans après sa mort), lors de la fête du Lafi Bala, les deux maires de Ouahigouya et de Ouagadougou se sont rendus dans son village natal, pour planter un arbre en son honneur.

Cependant Mgr Thévenoud s'est trouvé confronté à certains administrateurs civils, qui ont voulu développer la laïcité. Ainsi en 1906 ils ont voulu supprimer certaines écoles catholiques ou supprimer des subventions, démolir les cases des pères dans certains villages, interdire la création de nouveaux postes, interdire aux prêtres de s'occuper des enfants esclaves. D'autres conflits avec le Gouverneur surgiront en 1932 et 34.

Il s'est trouvé également confronté aux marabouts qui convertissaient rapidement à la religion musulmane. Il s'est confronté à de multiples chefs traditionnels qui ont voulu faire disparaître les écoles qu'il avait créées. Il a dû se battre pour développer les écoles de filles, permettre aux jeunes filles d'épouser qui elles voulaient. En effet, dans nombre de civilisations et en pays mossi, la femme est le pivot des échanges et pose la question de l'ouverture indispensable mais contrôlée de la société. L'anthropologie proposée par les nouveaux venus, notamment les missionnaires, met à mal cette place. Proposant à la femme une forme de liberté, acquise en accédant à l'école, les idées nouvelles heurtent de plein fouet la tradition et multiplient les conflits.

Conclusion : comment peut s'exprimer l'altérité à notre époque ?

Les difficultés rencontrées par Mgr Thévenoud, qui n'a pas agi en tant que colonisateur, mais en tant que missionnaire aimant profondément le peuple mossi, prennent une résonance toute particulière concernant les femmes dont les plus intégristes des musulmans ne veulent pas l'émancipation. C'est naturellement en grande partie par l'éducation que pourra se régler ce problème. C'est ce qu'a compris l'association *Les enfants de Lilligomdé* qui mise sur l'éducation, le suivi personnalisé des élèves et étudiants, le partenariat entre écoles de Lilligomdé, de Bonnelles et l'école de la Plaine à Gif. Cette association aide aussi au développement de groupements de femmes par l'alphabétisation, une banque alimentaire, le micro-crédit, la fabrication de savons. La région nord du Burkina Faso fait l'objet d'attaques djihadistes régulières, y compris contre les actions humanitaires réalisées au profit de la population, comme par exemple dans l'un des villages de Tangaye où l'association *Tangafaso* avait construit des moulins à mil. Là aussi cette association a facilité l'organisation de coopératives de femmes pour gérer la production.

Jacques Augé, Président des Vendredis de Gif